

TROIS CONCERTS

L'auteur a bénéficié pour ce livre d'une résidence au Monastère de Saorge – Centre des Monuments Nationaux.

© Libella, Paris, 2019

ISBN : 978-2-7529-1186-5

LOLA GRUBER

TROIS CONCERTS

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

To Jason Pringle, in loving memory

*Toutes les passions sont menteuses :
elles se déguisent autant qu'elles le peuvent
aux yeux des autres ;
elles se cachent à elles-mêmes.*

LA BRUYÈRE

C'est par la suite que tout a commencé. La Suite, la première des trois que Paul Crespen écrit à Londres dans sa maison de Tyndale Terrasse, à une époque où l'œuvre nouvelle d'un compositeur était encore une chose que l'on pouvait espérer et attendre.

La première Suite, ou peut-être était-ce la deuxième, sait-on jamais comment les choses commencent ou pourquoi elles ont commencé – sur ses Suites pour violoncelle Crespen ne s'est pas répandu, aucun commentaire hormis la phrase que presque tout le monde connaît : « Chacune contient ce qui manque à l'autre. » Et voilà, les amis, faites votre sauce avec ça.

Il ne raconta donc sans doute à personne les écureuils gris du jardin, les heures passées à la fenêtre dès le matin, à guetter – en voilà un qui se dresse sur ses pattes arrière et puis se précipite, les griffes s'agrippent à la pierre et vite, vite, il l'emporte, bribe de fruit pourri, pique de châtaigne, fragment d'écorce. Vite, il échappe aux autres avec un cri strident, avant de surgir à nouveau, à pic le long du mur. Puis avancées en arc, vif éclat argenté, et ondulations de la queue en panache qui n'embellissent en rien le reste, gras, fébrile, qui palpite.

Il suffit de patienter : si on le regarde assez longtemps on ne le voit plus. La bête disparaît pour laisser place à autre

chose : le mouvement de tout être affamé, le mouvement de tout être vers la lumière, et depuis là jusqu'au seul mouvement de la lumière elle-même.

Et puis, plus rien. Enfin tout ça parvient à ne plus exister. Tout disparaît jusqu'au jour lui-même, ne reste qu'une cadence qui file puis s'interrompt, avec un cri strident, et repart à nouveau, comme si de rien n'était, vers sa petite vie affairée.

Mais le monde se fout bien de vos histoires d'écureuils.

Non, ce dont les critiques, les mélomanes et les violoncellistes se souviennent, c'est qu'à la fin des années 60, les trois Suites de Paul Crespen furent écrites pour Viktor Sobolevitz et que celui-ci ne les joua pas.

Bien sûr, l'histoire de la musique est remplie de ce genre de déboires. Le concerto pour violon de Tchaïkovski changea ainsi deux fois de dédicataire pour n'être interprété ni par l'un ni par l'autre, tandis que celui de Sibelius manqua par deux fois le violoniste Willy Burmester auquel il était destiné – accidents négligeables, devenus péripéties dans la gloire de ces œuvres. On connaît aussi le sort que fit le pianiste Paul Wittgenstein aux divers concertos pour la main gauche qu'il commanda, réorchestrant de façon carrément cavalière celui de Ravel, ou refusant celui de Prokofiev au prétexte qu'il n'y comprenait rien. Quant à l'effort de Hindemith, il l'envoya directement aux oubliettes.

Bien plus malheureux, le cas des Suites de Crespen pour Sobolevitz est d'une autre matière, celle d'un rêve évanoui dès l'éveil, une musique jamais entendue, vivante et pourtant jamais née. On a pu lire bien des choses sur les relations des deux hommes, sur leur amitié distancée, ou encore dite « à l'anglaise ». Peut-être est-ce à cause de cette série de photos en noir et blanc prise dans une rue près de Marble Arch où ils paraissent si fanfarons, presque gamins,

semblant tous deux trouver très drôle de porter des chapeaux melon.

Mais de là à y voir une amitié? Les deux hommes ne se fréquentaient guère. Sans doute à cause de l'anglais, que Sobolevitz parlait peu et mal, leurs rares conversations se firent-elles dans un parler informe et international, comme passé à l'écrêteuse. Les biographes aiment écrire que le compositeur et le violoncelliste «n'avaient pas besoin de cela pour se comprendre», les plus grossiers ajoutant volontiers «qu'ils partageaient le langage de la musique». Ouais ouais... Il est plus probable qu'ils ne se comprenaient pas, et que cela n'était pas un problème, parce qu'ils n'en éprouvaient ni le besoin ni le désir.

Après les événements tragiques que connut Sobolevitz à Londres, quand l'enregistrement et la création furent ajournés *sine die*, que le drame céda à une situation trouble, gênante, sans noblesse, se posa la question de l'œuvre qui restait dans les limbes.

On choisit Alfred Balint. Rien qui se puisse dédaigner, pas Sobolevitz, d'accord, mais bon, rien de déshonorant. De toute façon, lui ou un autre... Le soir de la création à Wigmore Hall, Crespen était livide. Sauf qu'il n'affichait pas l'anxiété normale d'un soir de première mais l'air de dégoût compassé de celui qui trouve que, c'est sans appel, la viande sent le faisandé, et qu'il va falloir la manger tout de même. Il passa les deux premières Suites à se dandiner sur son fauteuil, sembla souffrir d'aigreurs tout au long de la troisième et, pendant les saluts, il finit lâcher: «Pourquoi pas, après tout? Mais non, ce n'est pas ça.» Reste que Paul Crespen demeurait britannique – quelle qu'ait été son amertume ce soir-là, elle ne l'empêcha pas de sourire dans les loges, de serrer des mains ou de féliciter ce brave Balint (quoiqu'un peu trop profusément sur le Brahms de la deuxième partie).

Mais dès le lendemain matin, à l'heure où sous les frênes

surgissaient les premiers écureuils, il demanda que les Suites soient retirées de son catalogue et la partition interdite de circulation. L'œuvre tant attendue disparut ainsi, abolie par la déception de son auteur. Toutefois, dans une clause assez alambiquée, qu'on appréciera comme une preuve de fidélité, ou de résignation, ou au contraire comme un reste d'espoir, il conserva à Viktor Sobolevitz le droit d'en disposer.

I

Trône

On dit que la maison d'un homme est son château, eh bien Sobolevitz était sur le trône. Te souviens-tu de ta morgue ancienne, quand on te rabâchait avec ces prétendus créateurs : « Il a fait ceci, il a fait cela... – Oui, mais “faire”, voyez-vous, il n’y a rien de plus facile au monde. La plupart des gens, eux aussi, ils font, ils font même tous les jours, et au moins ils ont la modestie de garder ça pour le privé. » Et regarde-toi maintenant...

Quand tu étais arrogant et jeune, tu n’imaginais pas ça, hein ? Tu supportais encore une débâcle glorieuse, la noble beauté du combat perdu d’avance : « À compter de ce soir jusqu’à la fin des siècles, pas un jour ne passera sans qu’on se souvienne de celui qui, après plusieurs erreurs inadmissibles, planta là la salle comble et le Philharmonique de Brême en plein *Nicht zu schnell*. » Infamie pour infamie, mieux vaut la vérité, et tu t’es arrêté ce soir-là parce que tu préférerais une honte véritable à la honte frelatée de l’ovation qu’on te réservait, ton malheur qu’on voulait applaudir, peu importe que tu joues comme de la merde, pensais-tu alors – seulement à l’époque tu n’en savais pas, sur la merde, aussi long qu’aujourd’hui.

Oh l’ironie ! Admirez l’ancien roi déchu sur son trône, qui découvre que faire, ça n’est pas si facile, pourtant tous ses organes voudraient venir avec. Tout ce temps passé à rechercher le plus parfait contrôle, à sentir, à effleurer, et

n'ose même pas penser à l'atteindre, pas plus qu'à la joie de l'abandonner. Et tout cela t'aura mené à quoi ? À devenir un vieillard constipé.

Tout à l'heure viendra le type qui veut te poser des questions. Ne t'inquiète pas, il ne voudra parler que du passé, depuis longtemps les jeunes ne font plus leur travail qui est de parler du présent, ils préfèrent encadrer des vieux machins comme toi pour décorer leur nostalgie. Le présent, tu n'en as plus. Tu te lèves, tu bois la tisane de fenouil dont le goût a cessé de te faire faire la grimace, et tu regardes la télévision, où tout t'annonce que tu es déjà mort.

Pas les actualités, ça tu ne regardes plus, il y a bien longtemps que les affaires du monde ont cessé de t'intéresser. Quand tu étais enfant, il y avait un feuilleton radiophonique que tu n'aurais raté pour rien au monde, *La Famille Pinkar*, cela s'appelait. Il fallait toujours plaider un peu pour qu'on te laisse écouter ces sottises, c'était le jeudi, tu attendais étendu sur la courtepointe de grosse laine verte à la tombée du soir, ta mère allumait les lampes à huile, et enfin c'était l'heure du feuilleton, ça te plaisait de l'attendre, et ensuite tu l'aimais autant que le concert du vendredi, presque autant, tu l'aimais sans peur. Et puis un jour, pschitt, fini. D'un coup, ces aventures t'ont semblé fades et ennuyeuses, elles n'étaient plus les tiennes. Que s'était-il passé ? Et que s'est-il passé pour que, désormais, il en aille de même pour ce qu'ils appellent encore les nouvelles du monde ? Les ministres, les scandales, les usines fermées, les contrats conclus, les Américains, même les guerres et le temps qu'il fera demain, tout ça te laisse le même goût que la tragique romance de Magda Pinkar avec l'officier de la garde ou le complot des trois lieutenants.

Maintenant que tout est passé, que tu ne fais plus de musique que la nuit, dans ta tête, te voilà en somme revenu à ton point de départ, à la famille Pinkar. Mais tu as changé

le tonique contre le sédatif, ce qu'il te faut maintenant, c'est la série télévisée avec l'inspecteur écossais. Tout se passe dans des brumes sales, l'action, il n'y en a pas, chaque développement arrive avec la lenteur des vieux, une lenteur de sadique, *pianissimo-ssissi-ssimo*. Et en plus, on interrompt pour la publicité, des publicités pour toi, mon cher : la colle du dentier, le fauteuil qui te montera en haut de l'escalier, les obsèques que tu devras payer déjà pour ne pas laisser ça aux autres, la baignoire avec une porte. Une baignoire avec une porte ? Sur la tête, ils marchent ! Folie ! Mais où va l'eau, maintenant ? Et puis, calme-toi, car revient enfin l'inspecteur bouffi, qui n'a pas compris encore, abruti, dégénéré de la boueuse Écosse, que c'est le mari qui a fait le coup, c'est lui l'assassin, le mari est toujours le coupable, crois-moi. *Kurva*, imbécile. La porte de la baignoire ne s'ouvre que lorsqu'on t'aura sorti de là-dedans pour mieux te mettre ailleurs. Au moins tu seras propre. Mais propre pour qui ? Les jeunes te fatiguent, les vieux t'ennuient. Les hommes te rasent, les femmes... Les femmes, oui, encore un peu. Mieux. Tu ne cracherais pas sur un peu de compagnie féminine. Des jeunes filles, elles s'affairaient autour de toi comme avec des ailes, un quarteron de libellules. La première t'apporterait ton fenouil, la deuxième arrangerait tes coussins, la troisième... attend voir... la troisième, elle jouerait très bien aux échecs, mais avec grâce, la plupart du temps, elle se laisserait battre. Voilà donc ton rêve : battre les femmes. Bravo.

Et la quatrième ? La quatrième avec ses jolis cils recourbés, les légers volants de sa robe, avoue, tu ne sais pas quoi en faire. Pauvre merde sans merde, qu'est-ce que tu te crois, tu n'es plus assez pour occuper *quatre* femmes ! La quatrième, aujourd'hui, elle n'a plus qu'une seule chose à faire : t'ouvrir la porte de la baignoire. D'un temps, tu lui aurais trouvé d'autres occupations. Dans le passé... Tu en parleras tout à l'heure, avec le type qui veut ça justement, parler de ton

passé. Quelques minutes où il t'a semblé flotter au-dessus du monde. Ta risible gloire. Ta *carrière*. S'il regarde bien, il la trouvera partout dans cette pièce : il la verra dans la photo de Maria, ses cheveux tressés comme une couronne, ses genoux très hauts, et le reste enfermé dans le méchant meuble à volet placé exprès juste en dessous. Le meuble contient toute ta guerre idiote, ta guerre qui, empilée, mesure un mètre vingt, Clarisse faisait la même taille exactement la première fois que tu l'as vue. Petite Clarisse, petit monstre. *Stebuklas*, vilaine petite merveille.

Le type de la radio, le journaliste, il examinera tout cela de son œil fureteur, tous pareils ils sont, confits et fureteurs.

Tu regarderas tout mais tu ne pourras rien voir, je suis l'homme le mieux caché du monde. Une tombe, rien n'en sort plus. Ce que tu cherches, je l'ai mis sous clef, à la cave, là où les maris assassins cachent le cadavre de leur femme.

Rapide carrière

Au réveil, le premier geste de Rémy Nevel était de remettre sa montre. Tâtonnant, ses yeux encore éperdus de sommeil, il s'asseyait sur le bord du lit et serrait à son poignet le bracelet de plastique.

Lorsqu'elle passait la nuit avec lui, Clarisse Villain trouvait le plus souvent un motif d'inquiétude qui la maintenait éveillée jusqu'au lever du jour. Elle guettait le réveil de son amant puis regardait la montre s'incruster. Quand même, avant la douche – il faut croire qu'elle va dans l'eau, cette montre? Avant le thé, les habits, avant tout, *l'heure?* Sans dire un mot, elle regardait Rémy Nevel, qui, vêtu de sa seule montre, s'éloignait, le corps de Rémy Nevel, qu'elle trouvait tour à tour gracieux et malhabile, chaleureux et étrange, puissant et dérisoire : tout. Rien de surprenant à une telle avalanche de qualificatifs, puisqu'elle l'aimait. Le corps, elle l'aimait, ça c'était sûr. Elle avait commencé à l'aimer des années plus tôt, par surprise, comme on s'apprête à boire distraitemment un verre de vin pour arroser un repas, mais lorsqu'on le goûte – *hein?* Alors qu'on n'en escomptait pas de grand plaisir et encore moins de révélation... Et voilà qu'en une seule gorgée? On regarde alors – ça ne sert à rien mais on regarde – l'étiquette. Mais ni la provenance ni le millésime n'expliquent pourquoi le vin est si bon, dont on n'attendait rien.

*

À première vue, ils vivaient de la même chose : Clarisse jouait de la musique, Rémy en critiquait. De la grande critique, des approches croisées, diagonales, savantes, mais qu'il savait rendre si vivantes, si limpides, si légères, qu'elles commençaient, disait-on, à intéresser même la télévision. Éloquent mais familier, écrivant avec science quoique de façon simple et économe, jeune, sympathique, modeste, il s'était vu solliciter d'année en année pour des interventions de plus en plus nombreuses : comme conférencier, comme jury, comme consultant, conseiller, commissaire d'exposition, pédagogue à tous les effets. C'est le produit des habitudes : à force de le voir, on voulait le voir ; de là à ne voir que lui, il n'y avait qu'un pas qui se pouvait vite franchir. Des notes pour la pochette d'un disque ? Un discours ? Une préface ? « Et si on demandait à Rémy Nevel ? » : chose curieuse, l'idée, quoique pas mal usée, paraissait encore à chaque fois inédite. Et si les plus conservateurs considéraient encore Nevel avec méfiance, ils étaient désormais bien obligés de l'admettre.

Quant à Clarisse Villain, elle jouait du violoncelle. Pour gagner sa vie, et après avoir si bien déçu les espoirs infinis placés en elle, elle faisait surtout de la petite musique, quand elle ne faisait pas de la musique petitement : cachetons, panouilles, remplacements, dépannages... De façon certes plus rare et bien moins lucrative, elle interprétait aussi des œuvres éternelles dans des salles associatives et des églises de banlieue, qui accueillaienent volontiers de peu onéreuses soirées de musique de chambre. Ces activités cumulées lui avaient longtemps permis de vivre pas trop mal, bon an mal an comme on dit. Et son intégration récente dans un ensemble baroque lui avait certes valu une nette amélioration de ses circonstances, mais rien de violent non plus.

Les relations intimes (ou «les événements», comme il s'était plu à les qualifier) entre Rémy Nevel et Clarisse Villain avaient connu leur premier épisode sept ans auparavant. Alors que l'une entamait seulement sa chute et l'autre son ascension, ils avaient eu une liaison rapide, secrète, mal finie. De ce genre d'affaire, d'«événements», chacun souffre de son côté comme il peut, et puis, on s'en remet. Mais il est dangereux de mal finir les choses. Leur idylle bâclée leur avait laissé des souvenirs lancinants, qu'ils avaient entretenus assez pour qu'ils les assaillent de temps à autre, fidèles comme une maladie chronique, comme une attaque de goutte par temps de pluie, ou des petits vertiges, ou comme toute autre gêne avec laquelle on vit bien. Ils étaient devenus l'un pour l'autre des fantômes bien élevés, qui hantaient avec tact et modération. Cela se supportait sans trop de peine. Mais à chaque fois qu'au cours des années, ils s'étaient vus rappelés à leurs réalités respectives, ils avaient pris peur. Dès lors que les hasards d'un monde minuscule soulevaient un coin du drap qui les dissimulait, les fantômes perdaient soudain toute civilité. Rémy Nevel, découvrant l'invitée du Quatuor Bratislava, avait ainsi bafouillé tout au long de sa chronique. Quant à Clarisse Villain, à la seule mention du nom de son ancien amant (question candide dans le coin fumeurs d'un self-service, Rémy Nevel, le type de la radio, il a quelques idées intéressantes, avait-elle lu son essai, *Les Sourdes Espérances*?), elle avait renversé son café sur ses chaussures, des escarpins de concert en daim, neufs et qui avaient coûté cher. Une tache brune, en forme de papillon, n'avait jamais totalement disparu de la fleur de daim du pied gauche, une tache que Clarisse ne pouvait contempler sans penser à Rémy Nevel. Mais elle ne pensait pas à ses idées intéressantes, le monde pouvait bien s'intéresser à Rémy Nevel pour ses idées intéressantes, en fixant la fleur de daim brunie et comme fanée,

Clarisse pensait au corps et à la peau, à l'archipel de taches de naissance que Rémy Nevel avait entre les omoplates, qui avait un peu la même forme que la Grèce, et qu'elle avait contemplé si fort qu'à coup sûr elle le connaissait mieux qu'il ne le connaissait lui-même.

*

Sur le papier, il n'y a rien de plus ennuyeux que la biographie d'un musicien, estimait Rémy Nevel, avec l'autorité de celui qui a dû en écrire quelques centaines, et qui, parvenu à l'étape suivante de sa rapide carrière, ne doit plus souffrir qu'à les lire.

Toujours pareil : débuts précoces – le plus tôt possible, 5 ans, 4 ans, qui dit mieux, famille de musiciens. Puis le conservatoire, les maîtres célèbres ou oubliés auxquels on se doit de rendre un bref hommage, les prix – très important, les prix –, ouvrant sur des orchestres aux noms aussi énormes que leurs effectifs : Los Angeles Philharmonic, Royal Scottish National Orchestra, Royal Concertgebouw Amsterdam, Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, München. Après on suit une voie («excele particulièrement dans le répertoire de») jusqu'à un premier enregistrement que le suivant confirme («justement récompensé» par une Clef d'or, ou décrochant «les très convoitées» Trois Timbales, ou le Grand Prix annuel de l'Académie de Saint-Joseph-de-Cupertino). Mentions suivantes : la carrière comme chambriste, les quelques partenaires de scène assez connus pour faire bien, l'engagement comme pédagogue. Tournées lointaines, concerts «sur les scènes internationales les plus prestigieuses» dûment énumérées, et puis, dernière décoration sur la crème, «création mondiale» de deux ou trois courtes œuvres contemporaines (*Préséances*, *Image-Cristal*, ou *Maga-Tama*) données en fin de première partie après la farandole de *L'Arlésienne* et avant la Symphonie

n° 9 de celui-ci ou la 4^e de celui-là que le public est venu entendre. Quant aux vies privées, on peut les mentionner quand elles confirment ce qu'on savait déjà : les cordes épousent des pianos, les flûtistes épousent des harpistes, les chefs épousent des chanteuses.

Et avec tout ça, on n'a rien dit.

C'est post mortem que ça devient plus intéressant. Quand on peut enfin parler de pressions politiques, de rivalités, d'inimitiés, d'intimités, de maladies. On peut mettre en perspective les triomphes. Mieux encore, on peut se venger – puisque le charisme ou l'habileté ne font plus écran devant l'usurpation, on révèle assez facilement la vacuité de certains succès d'époque, qui, comme les époques, passent et s'oublient.

Mais Sobolevitz, comme à son habitude, ne se trouve ni dans une catégorie ni dans l'autre. Introduction classique de la plus belle facture : « Élève de Donskis puis d'Auerman, se produit en concert dès l'âge de 6 ans, premier violoncelle du Théâtre impérial à l'âge de 14 ans, où il est remarqué par Eugène Koller... », c'est parti, tout se déroule selon le plan, sommets, sommets... et vingt-cinq ans plus tard, après l'affaire Crespen, on doit plier net. Non pas qu'il ne se passe plus rien, ce serait trop simple, non – après l'explosion, on arrive dans les brumes : déroute, moindres ratages, bizarreries, furtifs restes de grandeur. On ne sait plus quoi ni comment dire.

« C'est pour ça que tu t'intéresses à mon maître ? demande Clarisse. Parce qu'il est un peu mort ? » Elle penche la tête de côté comme le font les corneilles, le visage presque impassible, l'œil curieux, simple question. Tu veux tenter de saisir ce qui pourrait être une perche, mais à nouveau tu échoues devant le regard impénétrable, dont tu ne sais jamais s'il est circonspect ou stupide, les yeux vert d'eau si écartés que tu ne peux jamais regarder que l'un des deux à la fois.

Depuis des semaines, depuis le début sans doute, tu es prudent à en crever. Mais ton admiration est sincère, et peut-être que c'est mal mais, dans le faisceau de tes questions, tu as toujours tenté de la mettre au centre, qu'elle se sente importante – *Pourquoi toi? Tu devais avoir quelque chose d'exceptionnel. Pourquoi il t'a dit oui, à toi?* Et ce matin, dans l'appartement de Clarisse (enfin, ce n'est pas le sien, c'est le sien « en attendant », tu te demandes bien ce qu'elle attend, ça fait huit ans), appartement qu'il faut bien dire que tu détestes (c'est mal fichu, c'est moche, en plus c'est dans le XV^e et la douche fuit, mais bon), voilà qu'elle répond simplement : « C'est pas à moi, c'est à lui qu'il faudrait demander. » Là dessus, comme si de rien n'était, elle s'en retourne s'occuper du thé – cet affreux thé au goût de terre moisie. D'une main mal assurée, elle te tend la tasse, avec un sourire un peu tordu, comme embarrassé de lui-même. Comme souvent le matin, elle porte un peignoir éponge jaune safran, la couleur ne lui fait pas de faveurs. Terrible, ce peignoir, trop court pour être décent, et autrement trop flasque, mais Clarisse ne sait rien de ces choses.

– Si je voulais le rencontrer... Enfin, lui parler... Tu crois qu'il y aurait une chance qu'il accepte?

Elle marque un bref temps de réflexion, comme si elle examinait la question la plus anodine – est-ce qu'il reste du sucre, est-ce que tu crois qu'il va pleuvoir, est-ce que je pourrais parler à Sobolevitz, être le premier depuis plus de quinze ans à interviewer Sobolevitz, celui que personne n'a réussi à avoir. *Celui que je veux.*

– Ben, faudrait lui demander.

– Mais il envoie balader tout le monde, non? C'est ce que j'ai entendu dire.

Maintenant Clarisse regarde dans le vague, puis, par la fenêtre, le ciel blanc plombé, et ses yeux semblent commencer à comprendre ce qu'ils voient : la journée ouverte

et entamée, les pigeons hirsutes, les toits d'ardoises encore trempées, où, comme des échassiers de passage, sont plantées des antennes.

– Peut-être que personne ne demande plus... Et puis au pire, quoi? Il refuse? Il faut demander.

– Mais à qui?

– Ben à lui.

– Et comment? Il n'a plus d'agent, plus de... Je ne connais personne qui... Enfin, à part toi...

Pas de précipitation, surtout pas. Tu restes un moment sans rien dire. Fais attention, tu as appris combien il est difficile de prédire ses réactions. Tu pourrais lui caresser les cheveux, l'embrasser sur le front, ou autre chose, dans le genre calme? Non, ça risque de dévier le truc, une de ces embrassades dont tu ne pourras plus te sortir, comme l'autre soir, surtout pas. Tu avales une gorgée de thé brûlant puis tu demandes à mi-voix :

– Tu pourrais l'appeler, toi? Ou alors... Peut-être que je pourrais l'appeler de ta part?

Clarisse te fixe tout à coup avec une lourde attention, un moment tu crains le pire. Tu baisses les yeux puis tu les relèves et vos regards se cognent, vlan, ne fixe qu'un seul de ses yeux, les deux c'est difficile, souris-lui, tu te concentres. Son œil gauche devient vague, et puis enfin, elle dit :

– Le numéro de mon maître, n'importe qui peut l'avoir. Il est dans l'annuaire. Certaines choses, c'est seulement dans la tête qu'elles sont compliquées. Il suffit que tu l'appelles. Moi, c'est ce que j'avais fait.

Aussi facile que ça? Dans l'annuaire, comme tout le monde? Depuis tout ce temps...

– Mais il accepterait de répondre à des questions?

– Pourquoi pas? Il aime tellement donner son avis.

– Sur tout? Je pourrais lui parler de tout?

Clarisse hausse les épaules, elle se tait, elle te fixe, et il te semble voir passer sur son visage la multitude des sujets que

tu ne devras pas aborder. Tu opines – bien sûr bien sûr –, puis tu y reviens avec précaution :

– Mais est-ce que... Par exemple, tu crois qu'il parlerait des Suites de Crespén ?

– Ça dépend... Tu veux dire parler de la partition ou de pourquoi il les a pas jouées ?

– Ben, je sais pas... Une chose ou l'autre... L'ensemble...

– La musique, comment elle est, non, ça m'étonnerait. Tu comprends, c'est soit il la joue, soit il en parle.

– Même à toi ? Il n'en a jamais parlé avec toi ? Parlé ou...

Trop tôt et mal amené : à nouveau, elle se fige, elle est tendue maintenant, en alerte, tu n'auras pas d'autre réponse que ce silence. Mauvais, mauvais timing ! C'est pendant la nuit qu'il fallait la questionner, tu sais bien que la nuit est mille fois plus favorable. En la cajolant un peu, peut-être que, dans l'abandon... En tout cas, maintenant, c'est foutu. Tu regardes ailleurs pour gagner un peu de temps. Mais ce n'est jamais comme tu crois : quand tu tournes à nouveau la tête vers elle, son visage a changé, un sourire large et doux que tu n'avais jamais vu. Oh si, tu l'avais vu, il y a longtemps – le long, si long sourire. Voilà, elle te sourit, tu sais comment il dure, ce beau et long sourire, auquel tu ne devrais pas répondre, pourtant tu y réponds. Elle rit, même, puis elle dit :

– Tu vas voir, il ment tout le temps.

Tu donnes le change, mais en fait rien ne va plus. *Et si je ne voyais pas ?* Il te suffit d'évoquer la voix de Sobolevitz pour te sentir parfaitement démuni. La voix que tu connais, la diction si précise, si lente, les accents chantants, les pauses... Une sensation affreuse t'envahit, comme une force immobile, une puissance inconnue qui d'un coup vibre, s'élanche et accélère, et puis d'un coup se fige et ne peut plus bouger. Tu termines de boire ta tasse, tu la reposes sur la table, tu te concentres sur ce que tu trouves à voir, les toits par la fenêtre, le carrelage, les grandes cuisses que

laisse voir le peignoir jaune. Ton regard sautille et se perd dans des vides : celui sous le plan de travail, où il devrait y avoir, tu supposes, une machine à laver, celui sous la plaque électrique où il devrait y avoir, tu supposes, un four. Rien à faire, c'est trop tôt ou trop tard. Ne dis plus rien. C'est mort.

Comment est-ce que je saurais qu'il ment ?

Trop tard, c'est terminé : Clarisse, qui s'est retournée vers l'évier, lave maintenant les tasses et nettoie la théière, comme si de rien n'était.

Cent fois

Mais ça n'est *pas rien*, et peut-être que tu ne faisais qu'avancer vers ce moment, le moment où Rémy Nevel s'en ira de chez toi jusqu'à la rue Vineuse, et l'autre moment, le plus important, tu ne seras pas là, où ton maître lui ouvrira sa porte. Quand on se tient sur le seuil, on aperçoit d'abord le tableau ancien d'un bateau dans un port, en haut à gauche près des manteaux, et à côté, on ne le voit qu'après, le dessin encadré du petit chien assis, campé sur ses pattes arrière et comme prêt à bondir. On suit le couloir jusqu'au salon de musique et on croit qu'on va trouver là plus de lumière mais non, le poids des meubles, les rideaux épais, le piano, le seul qui reste des pianos de Maria, il a revendu les autres, le Bösendorfer et l'énorme Fazioli qu'on lui avait offert à Milan, tout est parti pour payer les avocats et les procès.

Rémy Nevel, la façon dont ses épaules ploient toujours un peu, comme s'il portait une charge invisible, la précaution de ses gestes, comme si quelqu'un le surveillait tout le temps, quelqu'un qui ne lui pardonnerait rien, et son regard rapide, qui maintenant doit être en plein inventaire : les deux immenses vases noirs iridescents, le petit meuble à volet au-dessus duquel est accrochée la grande photo de Maria dans son cadre, et le motif du tapis, où comme des serpents s'enroulent et s'entrecroisent des lignes bleues et noires.

Maintenant tu vois bien le salon mais c'est tout. Il n'y a plus personne. Fais un effort, concentre-toi. Une fois de plus, tu essayes de mettre les deux personnages dans la pièce, et une fois de plus, tu butes, tu ne peux l'imaginer que jusqu'à un certain point. Tu voudrais bien seulement tu n'y arrives pas.

Tu y reviens, tu insistes. Mais tu manques d'air à la seule idée de Rémy Nevel assis là où tu étais assise, là où tu as grandi. Tu ne peux pas le voir. Par contre, tu vois nettement Sobolevitz, ses grandes mains qui battent et s'agitent, il te semblait que l'air qu'il battait de ses mains parvenait jusqu'à toi coupé en morceaux, en vagues continues, qui se brisaient sur toi chacune à sa manière, si on observe les vagues, aucune ne se brise de la même façon. Est-ce que Rémy Nevel regarde la photo de Maria, ses cheveux qui ont l'air de plumes – un jour, le fils aîné des Havasi t'a dit que cette natte était sûrement un postiche, ça se faisait à l'époque, dans les années 60. Tu ne peux pas voir Rémy Nevel mais tu l'entends, dans ton rêve idiot, la rêverie que tu reprends chaque fois, comme une ritournelle, là où tu l'as laissée. « Clarisse dit du bien de vous, mais pas comme font les autres, pas parce qu'il faut le faire ou pour flatter, elle dit des choses très justes parce qu'elle vous connaît bien, mieux que les autres. »

Ou alors il dit : « J'étais là le soir où Clarisse Villain a joué la sonate de Kodály et c'était bien, vraiment, et vous l'avez raté, vous auriez dû être là tellement c'était bien. » Évidemment il ne dit pas comme ça, il le dit beaucoup mieux, comme il parlerait à la radio : il parle de construction, ou de brillance, ou de netteté, ou d'équilibre, peu importe, du moment qu'il dit que c'était bien, vraiment bien, c'est lui qui parle et c'est important. Les mots sont dans la pièce, ils flottent au-dessus du tapis, par vagues, jusqu'à l'autre fauteuil, ce trajet familier, que tes mots à toi ne faisaient pas.

Cent fois, tu reprends ce thème et jamais tu ne poursuis. Tout serait possible, après tout, c'est ton rêve, pourtant vient toujours le moment où tu t'arrêtes.

Tu reprends du début, depuis le vestibule. Dans ton esprit se déploient une fois encore tout le développement et la suite : comme elle te connaît, comme elle a bien joué, il y aurait de quoi être fier, et dégoûté aussi, tu vois, elle n'a pas besoin de toi. Assis dans le salon de Viktor Sobolevitz, Rémy Nevel parle pour toi, il dit ce que tu veux qu'il dise. Mais, même dans ton rêve, les paroles n'arrivent jamais jusqu'à ton maître.

Au bord du précipice

Le pire, c'est qu'elle avait raison : certaines choses sont bien plus difficiles à penser qu'à faire. Dire qu'il t'a suffi de taper dans les Pages blanches (enfin, ça, c'est ce que tu raconteras, mais il t'aura fallu des années, des années et Clarisse, pour arriver à cette étape de ton projet).

Tu aurais pu appeler du bureau, mais tu as préféré le faire de chez toi, appelons ça des raisons sentimentales. Pendant la sonnerie qui te laisse croire ou espérer que personne ne va répondre, le désordre de tes émotions s'accroche comme il le peut à celui de la pièce – piles de disques et de livres, papiers épars, vaisselle sale, jouets d'enfant. Et voilà qu'au milieu de tout ça, tu parles à Viktor Sobolevitz. C'est bien lui, pour de vrai, aussi incroyable que de converser avec un dinosaure, sinon que c'est à peine une conversation : trois questions, trois réponses – « qui est à l'appareil ? », « pourquoi ? » et enfin « quand ? » –, trois minutes vingt-huit secondes affichera le téléphone. Et c'est tout. Tu n'as eu ni à argumenter ni à convaincre, c'est fait et rien n'est différent, rien n'a bougé, ni le bol à demi plein de céréales collantes, ni le xylophone multicolore dont les mailloches ont été perdues (sous le canapé sans doute), ni les dossiers de presse tachés de café.

Ta tête, elle, est dans un endroit différent. Ailleurs, tu es déjà en chemin vers l'appartement de Sobolevitz, et avant cela tu as déjà changé de chemise trois fois, comme un

homme amoureux. Et avant cela encore, tu as compulsé comme on gesticule des documents de toutes sortes que tu connais par cœur – archives, bribes de biographies, vieux comptes rendus de concerts sur des papiers jaunis («La musique qu’il a jouée, les choses qu’il a faites... N’essayez pas de l’imaginer, c’est impossible»). Mieux encore, tu as déjà décidé d’un titre pour l’entretien : «L’interprète assermenté» (l’édition du journal va vouloir s’en mêler, tu leur feras une crise et tu auras gain de cause, cette idée – la bataille, ta victoire – te revigore un peu).

Mais ces préparatifs ne servent à rien et tu le sais. Plutôt, ils servent leur rien, occupent efficacement le terrain pendant que tu cherches à oublier une image ou deux, comme celle d’une pochette de disque, photo en noir et blanc où le violoncelle semble mesurer quatre mètres de haut et où le visage anguleux de Sobolevitz, pris en contre-plongée, semble plus grand encore, impossible, impossible, à atteindre.

En vérité, tu ne sais pas ce que tu veux obtenir, mais ce que tu cherches, cela t’apparaît maintenant avec netteté, n’a que bien peu à voir avec la vérité. Ce n’est pas si difficile de faire parler les gens, pour peu que l’on parvienne à se mettre en sourdine. Tout en préservant ses apparences, il faut renoncer au petit bazar qu’on appelle communément la conversation – je sors mes petites affaires et toi les tiennes, quand tu auras fini, ce sera mon tour. Bien sûr, en cas de besoin, on peut lancer dans le jeu quelque chose de personnel, mais il est rare qu’on doive en arriver là. Avec certains, il suffit de s’effacer assez pour que le son de leur propre voix les entraîne, que leur pensée se dévide, se révèle à eux et les grise. Là, ils ne s’arrêtent plus. On ne gagne alors qu’à se faire transparent – une surface polie, sans aspérités : ils y voient ce qu’ils veulent. D’autres ont besoin d’être approuvés, de sentir chacun de leurs arguments

validés ; d'un encouragement à l'autre, ils finissent par livrer ce qu'ils entendaient taire. D'autres encore ne diront rien sans qu'on exerce une légère pression, il faut leur offrir le minimum de combat qui leur sert à triompher. Mais personne ne résiste bien longtemps à une attention pleine et entière, à l'impression, même brève, d'avoir été entendu et compris.

Sauf que ces belles certitudes te quittent dès que tu te trouves rue Vineuse, quatrième étage porte droite, et que Sobolevitz te fait face. Le cataclysme de ce visage. À nouveau, il te vient à l'esprit que tu as devant toi un mammoth, un *trigonosaurus rex*, le survivant perplexe d'une espèce disparue. Peut-il exister loin de ton souvenir ? Est-ce qu'il n'est pas plus petit ? Le souvenir n'a pas quitté ta tête, mais c'est un être de chair qui se tient face à toi, pas une image, pas une idée, et cela te prend au dépourvu. Visage osseux, longues jambes, longs bras, son regard t'estime et te détaille. Rien ne va être facile.

– Alors vous voulez, comme au Moyen Âge, me passer à la question ?

Tu souris, tu es inoffensif :

– Je voyais les choses de façon plus civilisée.

Il lève un sourcil rapide, l'œil curieux, visage un peu penché, comme font les corbeaux, comme fait Clarisse.

Pendant qu'il te précède dans le couloir, alors que tu échappes à la loupe de son regard, tu essayes de tout absorber d'un coup : les lourdes tentures, les lampes déjà allumées dans la fin de l'après-midi, l'odeur d'encaustique. Pas vraiment un intérieur bourgeois. Peu d'objets, pas tous beaux mais chacun affirmant sa place avec autorité. Du bois, du métal, tapis épais, une forme d'austérité mais sans la vanité qu'on trouve souvent, en creux, dans le dépouillement. Tu notes dans ta tête : pas ascétique mais sévère. Dans le salon de musique, on a préparé ton arrivée, tu vois

que la place est bien défendue, rien d'inachevé, rien qui traîne.

Sobolevitz a fait du thé. Il plie ses longues jambes, se cale dans un haut fauteuil à oreilles et t'affronte à visage ouvert. Vite, tu sors ton cahier et le petit enregistreur de poche, tu fais mine de consulter tes notes alors qu'en fait tu en prends : la bouche étirée, plate et sombre, presque violette, les gestes lents, il a vieilli. Il porte un gilet de laine vert sans manches sur une chemise grise, un pantalon mou et des baskets. Ton regard ne remonte pas assez vite, le sien, ironique, le cueille à l'arrivée – il t'a vu regarder – *Oui, des baskets, et alors, ça t'étonne?* Tes yeux glissent à nouveau vers le sol, sur le tapis où, comme des serpents, s'enroulent et s'entrecroisent des lignes bleues et noires. Eh bien allons-y.

– On pourrait peut-être commencer par le début : pourquoi avez-vous fait de la musique ?

Sans te lâcher du regard, il réfléchit un long moment et attend – bien sûr, ça te revient : le silence fait partie de sa phrase – un événement, parmi d'autres, dans la phrase –, il ne fait jamais que de la musique.

– « Pourquoi » est une question à laquelle on peut rarement donner une réponse honnête, parce qu'en général, si on continue à faire ce que l'on fait, c'est justement qu'on en ignore le pourquoi. Pourquoi je prends cette rue et pas celle d'à côté ? Pourquoi cette femme et pas cette autre ? Pourquoi j'étais bien hier et ne suis plus aujourd'hui ? Et ainsi de suite, la part de mystère de nos actions, de la plupart de nos décisions, nous tient en mouvement.

Il marque une nouvelle pause puis reprend avec un sourire :

– Vous dites que vous voulez commencer par le début ? Alors, regardez-le, le début, regardez la Bible, la Genèse. On nous explique en détail chaque chose que Dieu a faite, la verdure, les arbres donnant du fruit et leur semence, très bien. À chaque fois, il trouve que c'est bon, bravo, il est assez

content pour passer à autre chose... Alors que nous, nous aurions peut-être quelques observations à faire au passage. Avec le recul, on peut trouver que toute l'affaire a été un peu bâclée, non? Dans l'ensemble, on le voit bien, n'est-ce pas, que c'était fait en sept jours. Lui non, lui trouve ça bon, alors il continue : les eaux, les étoiles, les petits oiseaux... D'accord, le chat, réussite incontestable. Mais le dindon? Il n'aurait pas pu le finir un peu mieux? Y travailler peut-être un instant de plus? On dit que seul lui sait, alors bien, d'accord pour le dindon, puisque nous ignorons la raison supérieure, si lui en est content, alors nous admettons... Mais vous noterez que pas une fois on ne nous dit *pourquoi* Dieu a fait le monde. Même s'il serait légitime que cela nous préoccupe, que cela nous intéresse *un peu plus* que sa satisfaction. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il faisait avant la Création? Hein? Qu'est-ce qui lui a pris d'un coup?

Ben oui, on se demande, tu acquiesces. C'est bien gentil, mais est-ce qu'il compte te trimballer comme ça jusqu'à l'Apocalypse? Non, il semble que non, il croise ses longs bras noueux et incline la tête vers toi, un ton plus grave :

– Je ne sais pas pourquoi j'ai fait de la musique. Mes parents en faisaient, j'en ai fait après eux, cela se passait ainsi, je n'en sais pas plus, je ne me souviens pas. Ce que je peux vous dire par contre, c'est que lorsque j'arrivais enfin à jouer quelque chose de la façon dont je l'entendais – et cela me prenait en général bien plus que sept jours – alors, oui, comme un petit dieu à mon tour, je trouvais cela bon. Si vous voulez des réponses sincères, il faut me poser des questions concrètes.

– Parlons de choix de style, alors, pour être concrets. Ceux-là, vous vous souvenez pourquoi vous les avez faits...

– Des *choix de style*? Je ne sais pas ce que c'est. Un musicien n'est pas là pour améliorer un chef-d'œuvre. Je joue... je jouais ce qui est écrit du mieux possible. C'est tout.

– Avec tout de même des préférences marquées...

– Oui, marquées sur la partition. De quoi est-ce que vous me parlez?

Tu es décontenancé, c'est ce qu'il voulait. Laisse-lui ce plaisir, pas grave. Tu goûtes le thé qu'il t'a servi et tu dois contenir un éclat de rire : c'est donc de là que ça sort, cet affreux thé au goût de terre moisie.

– Mais quand on écoute vos enregistrements, on vous reconnaît tout de suite... D'abord à cause du vibrato qui n'est jamais très large...

– Parce que le vibrato est étroit, je peux rester au centre, vous comprenez? Et c'est plus difficile, parce que, si vous jouez faux, alors là, je garantis, on l'entend. Certains de mes estimés collègues jouent avec une intonation tiède, et il semble que ça ne dérange personne, parce que beaucoup de gens aiment l'eau tiède. Et puis, si tout est joué un peu faux, l'oreille finit par s'y faire...

N'objecte pas, ne souris pas. Acquiesce, pas plus. Garde le cap.

– Mais ça reste toujours serré, même dans les Suites de Bach, là où beaucoup joueraient *molto espressivo* ou *molto appassionato*...

– Oui. Et? Ça ne convient pas? Il y a une norme, selon vous, pour exprimer ça, la passion? Ou alors, votre idée de la passion c'est jouer quelques fausses notes? Pleurnicher? Et après, pour les larmes aussi, il n'y aurait qu'une façon? Est-ce que vous savez comment Bach pleurerait? Comment Schubert pleurerait? Et est-ce que je sais, moi, comment vous pleurez?

Eh oui, le pire c'est qu'il le sait. N'y pense pas. Regarde ses yeux, la fatigue, la triste lenteur. Regarde les plis aux coins de la bouche. C'est un vieux monsieur, blindé de certitudes et de mensonges. Bien loin de cette figure superbe qui te toisait comme d'en haut d'une tour. Enchaîne.

– J'ai rencontré récemment Magnus Spole, et il me disait

qu'il cherchait à se défaire de la sécurité de la technique, comme pour se tenir au bord du précipice, accéder à un autre niveau d'interprétation. Est-ce que vous avez jamais recherché la même chose ?

– «Au bord du précipice» ! C'est très impressionnant, mais je n'ai aucune idée de ce que cela veut dire. Je conseillerais plutôt de consacrer son énergie à s'assurer qu'on sait ce que l'on joue, à trouver un équilibre, un son pur, plutôt que d'aller faire le zouave sur le précipice. Je vous dis cela et je suis conscient que ça ne fait pas une très excitante conversation... Peut-être c'est l'*entretien* que M. Spole voulait pousser au précipice, pour mieux vous divertir, vous et vos lecteurs.

– Quels autres conseils donneriez-vous à de jeunes violoncellistes ?

– Ni aux jeunes ni aux vieux je n'ai de conseils à donner. Je ne suis pas bon pédagogue, jamais été. Je n'avais pas pour cela la patience, pas le tact, ou peut-être seulement je suis un égoïste. Presque à chaque fois, quand j'ai voulu prendre en main des élèves, ça a été une mauvaise chose, une mauvaise chose pour eux.

– Mais vous avez donné des cours...

– Oui, parce qu'on m'a demandé, et qu'on gagne comme cela de l'argent. C'était malhonnête, parce que je n'ai pas beaucoup de choses à enseigner. Je crois que je connais seulement ce qui fonctionne pour moi. Vous savez, on peut être un musicien célèbre et mauvais professeur, on peut être un bon musicien et humainement une ordure. On vous a dit bien sûr qu'André Murincego martyrisait ses élèves, qu'il leur donnait des coups d'archet sur la figure et qu'il demandait aux petits garçons comment ils se tripotaient ? Et cela pendant des années, dans l'une des plus prestigieuses écoles de musique du monde... Pourtant, est-ce que Murincego n'était pas un merveilleux violoncelliste ? C'est gênant de l'admettre, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, je

n'entends plus que les compliments des uns sur les autres : « Ah, comme il était formidable ! Ah non, ce n'est pas moi, c'est l'élève qui était formidable ! », on fait des chatteries, on se congratule, chacun est plus grand que l'autre, mais ça, c'est la *Pravda* – le vieux journal, pas la vérité –, n'est pas la vie. J'ai connu quelques très bons professeurs, mais beaucoup aussi qui étaient des canailles mégalomanes, des pédophiles rentrés comme Murincego, des manipulateurs, des jaloux, ou simplement des incapables. Et j'ai pu observer le mal que tous ceux-là savent faire. Des maniaques qui s'en vont avec leur dogmatisme enthousiaste bousiller les jeunes gens et qui se croient des maîtres, des imposteurs... Prenez Livy Pleischer, lui, oui, était un maître. À chaque fois que nous avons joué ensemble, il m'a appris quelque chose, même à le regarder régler son tabouret, j'ai appris. Et, je vais vous dire, quand j'avais l'occasion, j'allais, moi, assister à ses cours publics. Pour m'émerveiller, pour m'instruire, et parce qu'il enseignait comme on accomplit une mission divine. Est-ce que je peux faire cela comme lui ? Non. Tout juste je peux faire quelques observations, résoudre certains problèmes. Mais je n'ai jamais voulu former quelqu'un, être *le maître* de quelqu'un, avoir des disciples. À une certaine exception près, parce qu'il faut bien qu'il y ait exception pour que la règle soit complète. Et sans doute que je n'aurais pas dû, parce que cette jeune femme, qui est une personne aux très nombreuses qualités, à mon avis très bonne violoncelliste, elle ne fait pas aujourd'hui la carrière qu'elle devrait.

Voilà, elle est, si l'on peut dire, jetée sur le tapis, le tapis qui assourdit la pièce et sur lequel des lignes s'enroulent et s'entrecroisent.

Clarisse, cette étrange personne, cette anomalie, comme une clef qui ne tournerait que dans un seul sens, qui pourrait tout fermer, qui ne peut rien ouvrir.

Mais il est tôt encore pour en venir à Clarisse, d'ailleurs tu n'as pas mentionné que tu la connaissais. Elle passe à la manière des ombres rapides, pendant un petit moment vous l'observez tous les deux et puis elle n'est plus là, et il n'y a plus qu'à poser la question suivante.

– Il y a une chose... je ne dirais pas qu'on vous l'a reprochée, mais elle revient tout de même assez souvent, c'est le tempérament irascible. Vous me pardonnerez de le dire, mais beaucoup de gens parlent de colères, des colères légendaires, avant les concerts notamment. Est-ce que ce n'était pas chez vous la recherche d'un certain état, d'une forme d'ébullition? Comme si vous aviez besoin, avant de jouer...

Il te coupe avec un rire narquois. Narquois, sec, puis silence. Puis :

– Parce que vous pensez que ça a à voir avec jouer? Non, bien sûr non. Vous voulez la vérité? Eh bien: j'étais un emmerdeur parce que je *suis* un emmerdeur. Aucune autre raison. Les colères dont vous parlez, c'est un problème de mauvais caractère. C'est que je ne supporte pas quand certains détails ne sont pas réglés, ou sont mal réglés, je ne supporte ni les parasites, ni les dilettantes, ni les affaires mal faites. Rien à voir avec la musique, ou avec ce que vous voudrez, avec l'art. Les gens viennent vous demander si ça va, si les choses vous conviennent, et non, cela ne va pas, les choses ne conviennent pas – voilà ce que vous répondez. Je vais vous dire l'escroquerie: un talent, si les gens sont d'accord que vous l'avez, c'est un privilège, et il ne vaut guère mieux que les autres. Comme l'argent, la beauté, ou n'importe quelle autre forme de pouvoir, ça vous donne le droit d'exiger ou de faire des caprices. Mais la vraie combine malhonnête, et nulle part elle ne marche aussi bien qu'en France, c'est de prétendre que ces caprices sont une *conséquence* ou une *condition* de votre art. La vérité, c'est qu'on

est désagréable parce qu'on peut l'être. Et moi, je pouvais l'être, alors je l'étais.

Il marque un temps, se recale dans le fauteuil, son regard quitte le tien, se fixe derrière toi sur le mur, et lentement divague.

– Vous savez, je ne crois ni à la seule chance ni à l'instinct, ou que ça va suffire de laisser son imagination ou son talent, comme ça, folâtrer. Non, très tôt dans la vie, j'ai décidé de devenir un professionnel – d'avoir une constance dans la qualité de mon jeu, quelles que soient les conditions, si j'avais bien mangé ou dormi, ou si l'avion avait eu du retard. C'était cela, pour moi, être un musicien. Vous vous dites que vous pouvez bien dans votre vie saloper tout le reste, mais il y a un endroit, un seul, où vous ne vous trouverez aucune excuse. Quand cela m'est devenu impossible, je me suis arrêté.

– Pourquoi est-ce que c'est devenu impossible?

Sobolevitz revient à lui, puis à toi. Il te jette un regard furieux, se tait un moment.

– Pourquoi? Une fois de plus, «pourquoi»? Vous attendez vraiment de moi une réponse?

Oui, tu attends. Tu ne bouges pas. Une fois encore, sa voix revient du silence adoucie, grave, presque mélancolique.

– Je ne sais pas pourquoi c'est devenu impossible. Tout ce que je sais, c'est que ça l'est devenu. Au début, on ne s'en rend pas compte. Vous savez, un mensonge si on vit avec assez longtemps, si on l'entretient, il devient vrai par le simple fait qu'on finit par perdre de vue qu'il est un mensonge. De même qu'une vérité, si on ne la dit jamais, ne deviendra jamais complètement réelle. On finit par oublier ce qu'on a perdu, on croit encore sentir quelque chose... Mais cela fait longtemps qu'on marche comme une grenouille réflexe. Et la grenouille ne voit pas venir le danger.

– Je ne suis pas sûr de comprendre...

– Eh bien peut-être qu’un quart d’heure avant de mourir, vous comprendrez.

Va rebondir là-dessus... Tu ne tiens pas longtemps avant de baisser les yeux et tu trouves un bref répit dans la pièce : ton regard s’attache aux objets, le piano, les grands vases, les photos – évidemment il y en a une immense de sa femme, dans un cadre de bronze, et aussi toutes sortes de distractions posées sur la table à thé : un coupe-papier incrusté de nacre, une petite boîte ancienne en métal, doit être un pilulier, maladies de vieux, possible.

Tu le regardes à nouveau, les yeux sombres, patients et ironiques sous les sourcils épais, et les tranchées ouvertes partant du coin des yeux, vers le haut jusqu’aux tempes, vers le bas jusqu’aux pommettes. Viktor Sobolevitz, le héros de ton père et le tien par la suite. Tu as beau le voir diminué et flétri, rien ne fait disparaître celui que tu ne peux qu’admirer. Idole déchue, atteint d’un mal sans remède, désespéré qui est seul à connaître le secret de son désespoir.

– Quand on lit ce qui a été écrit sur vous, ce sont toujours les mêmes métaphores qui reviennent : « la tulipe noire », « le diamant brut », « le feu sous la glace »...

– Une *tulipe* ? Vraiment ? Est-ce que vous trouvez que j’ai jamais eu l’air d’une *tulipe* ? Je peux bien être ce qu’on veut... « Le feu sous la glace »... idioties. Comprenez : l’idiotie, ce n’est pas de constater qu’il y a le feu sous la glace, non, c’est comme l’audace des timides. On nous parle de l’audace des timides... Parfait ! Formidable ! Mais qu’est-ce qu’on fait pendant ce temps-là de la *timidité* des timides ? Ce qui représente l’essentiel de leur vie ? Et le feu sous la glace, monsieur, c’est pareil. Le feu vous intéresse tellement, quand allez-vous considérer l’essentiel, quand allez-vous enfin vous y attaquer ? Parce qu’on ne pense *jamais* à parler de la glace, et je veux bien le feu, mais la glace, monsieur, qu’est-ce que vous en faites ?

Sept ans plus tôt

La glace est une surface réfléchissante. Si l'on se penche dessus, on ne verra jamais qu'une image, légèrement déformée, de soi-même.

Il neigeait, ou plutôt, il avait tenté de neiger, le jour où Rémy Nevel rencontra pour la première fois Clarisse Villain – la rencontra sans faire sa connaissance, qu'il ne fit vraiment, et encore, que quelques jours plus tard. Ce matin-là, le vent était glacial, au lever du soleil, quelques flocons étaient tombés, qui n'avaient pas tenu et s'étaient résolus en flaques brunâtres. La neige avait repris en fin de matinée, avec détermination cette fois, s'amoncelant au sol en étendues épaisses et miroitantes, qui faisaient éclater les couleurs et illuminaient les visages.

Non loin de la place des Ternes, Rémy Nevel sortait, en compagnie d'Anne-Laurence Cuaux, de l'un de ces déjeuners au cours desquels il se tenait au courant des ragots. Il n'avait, ce jour-là, rien appris, et même s'il était encore trop jeune pour apprécier pleinement la fin d'un cycle de son existence, il sentait qu'une période s'achevait et que ce déjeuner serait sans doute l'un des derniers non pas de son genre mais de son échelon. Comme lui, Anne-Laurence avait étudié la musique puis le journalisme, cherchant une façon viable de concilier ce qu'elle appelait sans pudeur « une passion » et le moyen de gagner sa vie. Mais il n'était question pour elle que de cumuler un quelconque

travail universitaire avec des piges mal payées, de se faire inviter ici ou là, de recevoir des disques, de se faire voir. C'était vouloir et penser trop petit, pas le bon système, pas une fin, il faut inventer son travail, pas s'attendre à le trouver, se disait Rémy Nevel. Il avait, pour sa part, d'autres ambitions, et il les poursuivait en cultivant ses insatisfactions plutôt qu'en cherchant à les apaiser.

Agréables et impersonnelles, ses entrevues avec Anne-Laurence avaient lieu le plus souvent dans des établissements inébranlables et bondés à midi, formules pas chères, trop de bruit, café vite arrivé et vite bu. Alors qu'au-dessus de feuilles de mâche parsemées de rares cerneaux de noix, ils parlaient de sorties, de concerts, des mouvements des uns et des autres – directeurs de théâtre et directeurs de cabinet, adjoints à la Culture, rédacteurs en chef et directeurs d'antenne –, Rémy Nevel pouvait mesurer combien Anne-Laurence marinait encore dans un cercle de moindres importances, tributaire d'infos de deuxième main et de spéculations, là où il avait désormais des renseignements fiables, des rendez-vous, des lignes directes de téléphone (pas encore portables : nous parlons de l'époque lente et révolue où les communications prenaient leur temps).

Même s'il avait parfois honte d'entendre tinter sa vanité dans le cliquetis des couverts et le brouhaha des conversations, il savourait le moment comme une halte avant le retour au cœur battant des choses, un peu plus près du centre, du premier cercle où il parviendrait à se faire une place. Balançant entre une résignation hypocrite et un espoir exorbitant, il se forçait à être raisonnable : ça viendrait. Il était gentil, poli, on l'appréciait, il en aurait bientôt fini d'assister, de faire des bios, des fiches, des synthèses, de mâcher le travail des autres sans en récolter ni le crédit ni les émoluments. En attendant, alors qu'Anne-Laurence babillait, lui racontant les dessous d'une nomination dont elle ne connaissait pas la moitié, il faisait mine

d'en apprendre et touillait son bourguignon-tagliatelles tout en chérissant le secret de ce qu'elle ignorait. Non, ma fille, ce n'est pas ça l'histoire. S'ils ont nommé Jacques Baron ce n'est pas parce qu'ils ont voulu mettre un bon gestionnaire à la tête du National Lyrique, c'est parce que Baron est l'ami, et mieux, c'est ce qui se murmure, le compagnon de loge du cimentier Lignières, dont la prodigalité et l'industrie en matière de mécénat sont bien connues. Baron est un peu timoré, ça arrange tout le monde, il sera aux ordres, contrairement à son prédécesseur, qui avait d'autres appétits et s'est vengé de son éviction en vidant les caisses du théâtre avant de partir. Tant pis pour Baron, pour ses espoirs s'il en avait. Quand il fera sa première saison, il devra commencer par faire rentrer du fric avec *Giselle*, *Traviata* et des soirées vieilles pies.

Vous avez partagé l'addition, et quand vous sortez, vous êtes surpris par les flocons qui ont enseveli les trottoirs et vous arrivent dans la bouche par rafales. C'est au bout de la rue que tu les aperçois pour la première fois tous les deux, tu crois qu'ils sont deux, la fille en manteau blanc, comme fondue entre le blanc du ciel et le pavé couvert de neige, et le type en noir qui chemine à ses côtés. Lui noir, elle blanche, on croirait deux touches d'un piano jetées en l'air qui cherchent leur chemin de retour. Ils viennent à ta rencontre et parvenus à ta hauteur s'arrêtent; sortis d'une brume, ils apparaissent et se dédoublent, la silhouette se précise, à cet instant seulement tu te rends compte que c'est juste une fille. Une fille en manteau blanc, qui porte sur son épaule le lourd étui noir et brillant d'un violoncelle.

Tu prêtes à peine attention au visage rougi par le froid, tu n'entends que quelques bribes de sa conversation avec Anne-Laurence – *Concert, les Nouveaux Interprètes, dans quatre jours – Ah, les Nouveaux Interprètes, c'est sympa, une jolie opportunité... Ça se passe où, cette année? Aux Colonnes? Tiens,*

les Colonnes, c'est vrai, on n'y pense jamais, peut-être parce que c'est un peu excentré. Mais c'est vraiment une salle qui a une âme. Et c'est quoi, cette année? Soirée hongroise – la sonate de Kodály – Kodály! Oh là là, quel courage! Sacré morceau! – tu bats des pieds en attendant que ça se termine, le bout de tes chaussures trempé de neige, un camion de livraison klaxonne et t'énerve, ça se termine, la fille s'en va, la fille et le violoncelle – manteau blanc et étui noir disparaissent entre les seaux de glaïeuls et les bruyères du marché aux fleurs sur la place des Ternes.

– Excuse-moi, dit Anne-Laurence, je ne te l'ai pas présentée mais impossible de me rappeler son nom. Tu sais que cette nana, c'était l'élève de (*tu entends mal, tu n'entends pas – le klaxon du camion à nouveau? –*, tu enrageras toute la journée en repensant à cette info perdue). Il paraît qu'à 15 ans, elle la jouait déjà, la sonate de Kodály, et qu'elle mettait toute la salle à genoux avec. Et depuis, plus rien, je crois, ou alors pas grand-chose. Ça n'a rien donné. Elle joue toujours la sonate de Kodály, elle la joue sûrement super bien, sauf que ça n'excite plus personne. Je voudrais pas dire, mais les Nouveaux Interprètes aux Colonnes, tu vois ce que c'est, c'est pas spécialement le bout du monde. C'est fou quand même, à quoi ça tient, le nombre de gens qui (*tu n'écoutes pas, quelque chose te trouble, tu ne sais pas quoi*). Ah merde, comment elle s'appelle? Je l'ai su, j'ai oublié. Ça n'a pas vraiment démarré pour elle, alors que pourtant... Et là, elle doit être limite trop vieille pour les concours.

Tu n'écoutes pas, tu te sens oppressé. Anne-Laurence traîne à dire au revoir, au dernier moment, tu ne prends pas le métro avec elle. Tu es saisi de panique, tu regardes ta montre et tu files vers l'autre côté, la place des Ternes, vers les kiosques de fleurs par où la fille est partie. Il le faut, tu ne sais pas pourquoi, tu y repenseras cent fois, à ce qui t'a emporté ce jour-là, sans doute pas tant la fille que la soudaineté de ta décision.

Tu fonces dans l'avenue, tout le monde t'encombre et va si lentement. En traversant, tu perds l'équilibre sur une plaque de verglas cachée sous la neige molle, tu te rétablis de justesse mais tu es désorienté. Elle est partie par où? Au milieu de la place, tu hésites. De l'autre côté? Elle ne peut pas être loin, elle n'allait pas bien vite. Tu es presque résigné à abandonner quand enfin, là-haut, tu l'aperçois. L'épaule blanche est appuyée contre la vitre du bus et le visage laiteux t'apparaît en contre-plongée. Sans te voir, elle regarde dans le vide. Le bus est encore à l'arrêt, tu frappes contre le bas de la vitre, jusqu'à réveiller ses yeux qui ne regardaient rien. Ça y est, elle bouge, incline la tête vers toi, grands yeux clairs globuleux, lourdes paupières, l'étui du violoncelle masque un côté de son visage. Les portes du bus se ferment avec un bruit de suction. Tu frappes et tu l'appelles, tu ne sais pas comment mais tu l'appelles. De ses mains désignant ses oreilles, elle fait signe qu'elle n'entend pas. Puis détourne la tête vers l'avant, vers l'avenue, où le bus qui démarre l'emporte.

*

Tu n'as pas cessé d'y penser, à ce qui t'avait pris; tu le sais encore moins quand tu te trouves quatre jours plus tard aux Colonnes pour la Soirée hongroise des Nouveaux Interprètes. Une autre époque, celle qui viendra bientôt, t'aurait permis d'apaiser ta curiosité en quelques secondes. Tu aurais *googlé* et, sans doute, ayant trouvé ainsi ce que tu cherchais, tu en serais resté là. Mais on ne trouve pas encore tout sur tout le monde sur Internet, cette *chose* récemment apparue, dont on rappelle encore que c'est une invention issue de l'armée des États-Unis et sur laquelle on ne *regarde* pas mais on *surfe* – activité sportive réservée aux intrépides, une vague qu'on chevauche, donc instable, ça va retomber, dit-on, et se briser sur la grève, les vagues ne font jamais rien d'autre.

Est-ce que c'est une bonne ou une mauvaise chose? Un festival comme les Nouveaux Interprètes, il faut encore acheter un journal pour savoir où il a lieu et qui y participe, écouter une radio, demander à quelqu'un, on ne peut pas faire ça tout seul de chez soi. Et encore, même dans le journal, tu n'as pas trouvé grand-chose, ainsi ton inconnue est restée une inconnue. Quatre jours énervants, mais tu la regretteras un jour, cette attente, tu le regretteras sans pouvoir le recréer, ce temps interposé entre toi et ton désir, qui rendait ton désir plus fort, qui transformait en désir ta curiosité.

Ce n'est pas le genre de manifestation qui fait courir les foules – et il fallait bien un désir, même obscur, ou alors une bonne raison, pour aller se trimballer jusqu'au fin fond du XVI^e par temps de verglas –, le public ce soir, c'est la famille et les amis, qu'on repère sans mal au milieu des abonnés d'un certain âge. Et toi, pourquoi es-tu là? Tu vas le découvrir assez vite. Dans le programme photocopié qu'on te remet à l'entrée figurent quelques mots sur la Sonate pour violoncelle seul Opus 8 de Zoltán Kodály, accompagnés de la bio de service: « Clarisse Villain commence le violoncelle à l'âge de 5 ans. Au conservatoire d'Auxerre, elle intègre la classe de Suzanne Bombardon, avant de suivre, pendant douze ans, l'enseignement de Viktor Sobolevitz. »

Un coup dans ta poitrine, tu arrêtes de lire. Voilà: tu sais ce qui t'a mené jusqu'ici. Tu pourrais presque en rire, en rire jaune, mais tu pourrais. C'est étrange, tu es presque déçu. Comment as-tu deviné? Tu l'as vu? Senti? Est-ce que, sans y prendre garde, tu aurais entendu Anne-Laurence le dire?

Nouveaux interprètes peut-être, la salle ne sent que le vieux: vétusté des velours, armures des parfums, anti-mites des visons. On se croirait dans un club de canasta. Après que deux garçons timides ont fait un sort à l'une des

sonates pour violon et piano de Bartók, une jeune pianiste à visage d'ange joue gentiment cinq rhapsodies de Liszt. Tu t'emmerdes un peu mais pas désagréable, tu as tout le loisir de penser à autre chose. *Douze ans l'élève de Sobolevitz?* Dans la demi-pénombre de la salle, tu parcours le menu fretin qui complète la biographie: «Elle se perfectionne auprès de Jozsef Havasi, et participe à des masterclasses dirigées par Livy Pleischer, Vera Balbin, Martin Hendersen. L'année dernière à Parme, elle a remporté la Médaille de bronze du Concours Renato-Renze. Clarisse Villain joue un violoncelle attribué à Giovanni Battista Guadagnini (circa 1760) prêté par la Fondation Sofronia-Glier.»

Ouais, elle est bizarre, cette bio. Attends, cette fille quitte un conservatoire de province pour devenir l'élève de l'un des plus grands violoncellistes du monde, malade ou on ne sait pas, retiré de la scène, et réputé justement pour ne pas prendre d'élèves. Donc, exception, truc de dingue. Et après? Bon, Livy Pleischer, d'accord, prof légendaire, tu comprends. Par contre, Jozsef Havasi, un violoniste obscur que tu ne connais qu'à cause de ses enregistrements avec les deux autres? C'est avec lui qu'elle se «perfectionne» après douze ans de Sobolevitz? Et avec ça, pas un concert, pas un orchestre? Même pas un petit machin d'étudiants? Parce qu'à partir du moment où on mentionne un truc aussi obscur que le «Concours Renato-Renze», qui est totalement inconnu au bataillon... et où en plus elle n'a eu que le *troisième* prix? Est-ce que c'est là qu'elle a gagné le droit de jouer un «peut-être Guadagnini»? Tu as presque envie de rire: enfin, c'est quoi, ce bordel?

La réponse à tes questions arrive sur scène un peu plus tard. Ou plutôt, la poursuite de tes questions, dans le jaillissement de cent questions nouvelles. Un peu gauche, mais pourtant gracieuse, les cheveux tirés en arrière, longue robe noire, l'ensemble fait un peu jeune veuve corse. Elle met longtemps à s'asseoir, visage fermé, ça manque d'assurance,